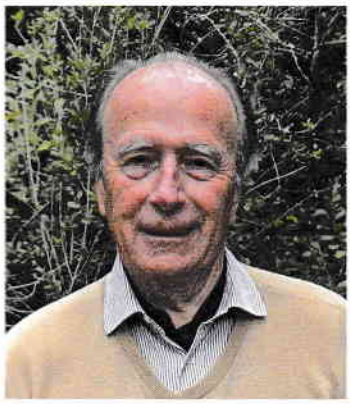


Forêt Voisine n°22
Septembre 2026

"Je vais sans jamais rien chercher: la forêt trouve toujours pour moi, et me donne."

Maurice Genevoix,
Forêt voisine.

Le mot du président

Plus que jamais, la forêt si fragile malgré certaines apparences, a besoin d'être mieux connue pour être mieux protégée. Notre rôle est de faire partager cette connaissance pour soutenir sa protection.

Le temps forestier connaît une accélération nouvelle. Le changement climatique impacte fortement et brutalement les essences forestières. Les dépérissements concernent de manière inégale les pins sylvestres en particulier mais aussi les chênes pédonculés et même les chênes sessiles.

La sagesse des forestiers n'a pas toujours raison des a priori fondés sur une vision partisane de la forêt qui oublie sa multifonctionnalité.

En plus des dépérissements, le réchauffement climatique s'accompagne de risques accrus d'incendies comme l'actualité nous le montre et cela nous oblige à organiser la protection avec le dispositif de Défense des Forêts contre les Incendies (DFCI).

La SAFO avec ses modestes moyens tente à l'occasion des promenades forestières, des conférences qu'elle organise, des ouvrages qu'elle édite, de délivrer un point de vue pédagogique pour aider à la compréhension des phénomènes qui agissent sur la forêt en complément de la communication diffusée par l'ONF et le CRPF.

L'académie d'Orléans a organisé avec Pierre Bonnaire, notre président d'honneur fondateur de la SAFO et président de la section agriculture de l'académie, un colloque les 14 et 15 mai 2025 dont le sujet était « la Forêt d'Orléans : domaine d'exception ? » Ce titre fait référence au label délivré par l'Office National des Forêts destiné à encourager la gestion durable et multifonctionnelle des forêts publiques.

Dans ce numéro, nous avons choisi de consacrer notre dossier à la Forêt d'Orléans et la littérature, thème abordé par Jean-Pierre Sueur parmi ceux du colloque. Nous le remercions d'avoir accepté de contribuer à ce numéro. C'est une occasion de lire ou de relire les auteurs passionnés par notre forêt.

L'histoire de la forêt passe par des épisodes douloureux et notamment celui des forestiers pendant la guerre de 1939/1945 qui ont défendu ce bastion de la résistance que fut la forêt d'Orléans. Il nous a semblé que leurs actions méritaient d'être rappelées.

La deuxième partie du thème du changement climatique et de ses conséquences présente l'adaptation de la gestion des forêts à ce changement et est traité par Jérôme Rosa, ingénieur forestier au CNPF d'Île de France Centre Val de Loire.

L'extension forestière doit beaucoup au geai des chênes le meilleur des forestiers œuvrant à la colonisation des chênes malgré lui. Il participe à ce qu'on appelle aujourd'hui « la migration assistée ».

L'histoire de Loury, qui fut autrefois une commune prospère avec ses nombreux châteaux, nous rappelle la présence de la famille d'Henri de Toulouse-Lautrec.

L'avenir verra se concrétiser les actions que nous mènerons dans le cadre de la convention de partenariat avec l'ONF.

Tous ces sujets montrent la richesse souvent méconnue de nos espaces forestiers que notre revue s'attache à vous révéler.

Bonne lecture !

Xavier Vavasseur

La forêt vue du belvédère des Caillettes

Balades littéraires en forêt

Ce dossier vous invite à découvrir la forêt d'Orléans à travers une sélection d'auteurs choisis par Jean-Pierre Sueur, dans le cadre du colloque de l'Académie[1] d'Orléans (2025), et auxquels la rédaction a ajouté quelques textes.

« Je voudrais juste vous convier à une promenade dans cette forêt d'Orléans, sans aucun souci d'exhaustivité - loin s'en faut ! -, cette forêt que j'aime, comme chacune et chacun d'entre vous et qui, comme je l'ai écrit en prélude au très bel ouvrage de notre ami Pierre Bonnaire[2], ne coupe pas le Loiret en deux - d'un côté l'Orléanais, de l'autre le Gâtinais - comme on l'a trop souvent dit, mais au contraire lui donne son unité car cette forêt commence à peu de kilomètres d'Orléans, de Gien, de Montargis et de Pithiviers.

Cette forêt des "libertés locales lentement, péniblement conquises" - pour reprendre les mots de Jacques Henri Bauchy[3] -, c'est aussi la forêt qui nous rapproche, nous unit, fait vivre le Loiret en toute sa plénitude. »

Jean-Pierre Sueur

1. Académie d'Agriculture, Sciences, Belles Lettres et Arts.

2. Premier président de la SAFO, Pierre Bonnaire a publié La Forêt d'Orléans, Mythes et réalités, Éditions du Jeu de l'Oie, 2021.

3. Jacques-Henri Bauchy, Histoire de la Forêt d'Orléans, La Forêt des libertés, Dossiers de l'Histoire, 1985.

Forêt inconnue

Par Pascale Olivier

Jean-Pierre Sueur évoque Pascale Olivier, « une poétesse qui a partagé sa vie entre le château de l'Étang à Châteauneuf-sur-Loire et Albi dans le Tarn ». La rédaction a sélectionné deux textes que nous publions intégralement.

L'autrice, arrivée de la Montagne noire, son pays natal, découvre la forêt d'Orléans.

« En elle, je ne retrouve ni l'odeur de ma forêt, ni ses nuances à elles-mêmes fidèles, ni le balancement des taches d'ombre et de lumière.

Jusque dans les plus beaux des arbres, le vent, ici, a d'autres accents.

Mes pieds n'y reconnaissent pas la matière d'un sol cent fois foulé et les herbes des layons, les humbles scabieuses forestières, me paraissent différentes de celles qui, là-bas, me frappent la jambe au passage, de leurs petites têtes durcies.

Nous voici l'une devant l'autre, comme deux étrangères l'une à l'autre inaccessibles. Quelque chose en moi ressent jusqu'au malaise cette absence d'amitié, de cette amitié qui, là-bas encore, me guette à chaque pas ; de cette joie aussi, qui, pour une ombre, pour une odeur, pour une branche au geste familier, m'envahit, et me submerge.

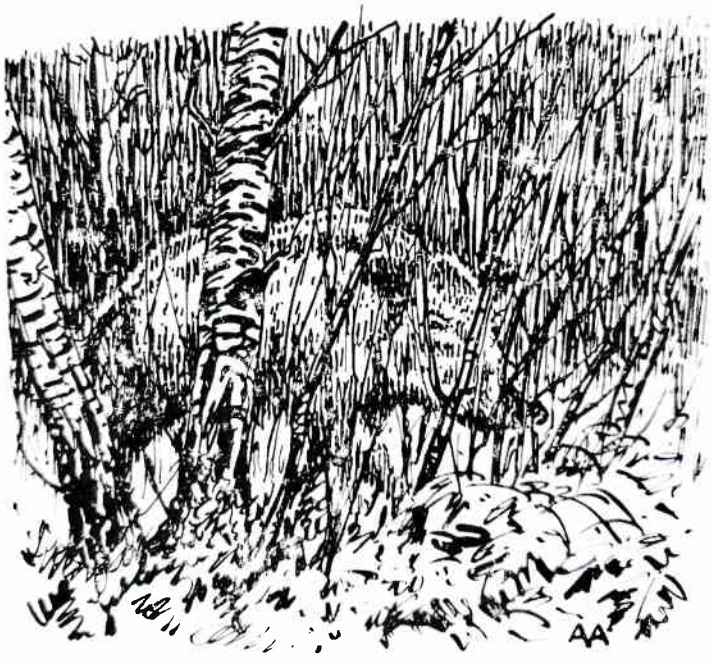
Et voici... Avant même que mon esprit distrait, tourné vers le souvenir, ait pu comprendre, quelque chose arrête mon regard, toujours et malgré soi attentif au langage de la terre. L'arrête, le retient, l'emplit de ravissement. D'où me vient au cœur ce battement plus vif, proche du délice ? Sur le sable de l'allée, une trace à peine fourchue, une entaille en forme de feuille, fraîche et déliée...

Comme je le devine, tel qu'il a surgi du fourré dans la buée du petit matin forme à peine appuyée à la terre, prête au bond pareil à l'envol...

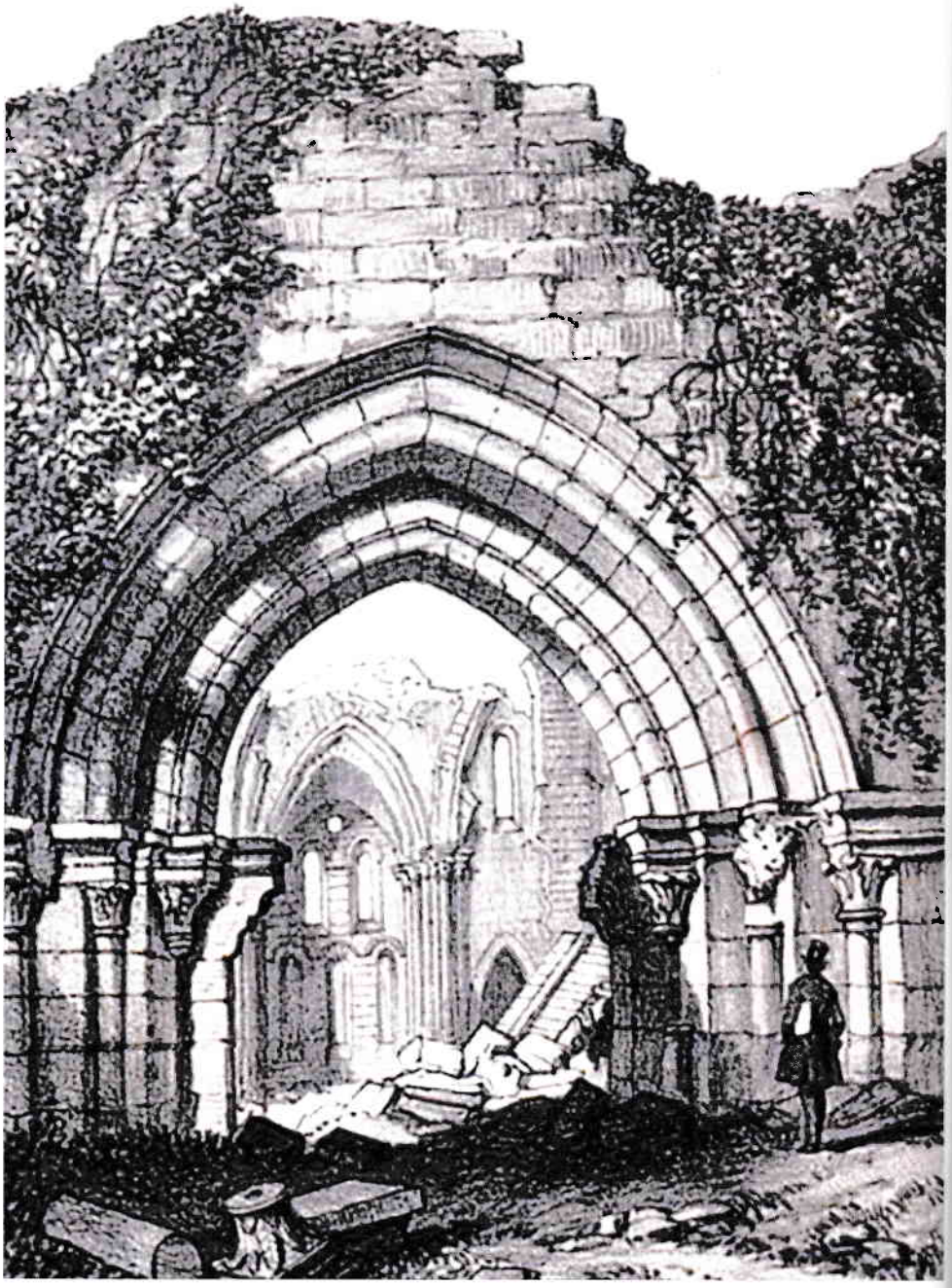
Le vent chassant aux cimes, j'en reconnais à présent la voix passionnée. Penchée sur le signe magique, je déchiffre la terre. Cette forêt, cette étrangère, je puis à présent l'interroger. Elle m'a livré le maître-mot par lequel je saurai la comprendre, et l'aimer... ».

« Forêt inconnue » *in Proses*, édition du Languedoc, 1946

© Alfred Andrieu, *Écureuil*



© Alfred Andrieu, *Sanglier*



Abbaye de la Cour-Dieu

Le forgeron de la Cour-Dieu

Pierre-Alexis Ponson du Terrail

Oublié aujourd'hui, Alexis Ponson du Terrail fut un feuilletoniste qui eut un immense succès avec, tout particulièrement, le personnage de Rocambole. Il écrivit de très nombreux livres. On sait peu qu'il vécut à de nombreuses reprises dans le Loiret, à Fay-aux-Loges et à Donnery. Il avait d'ailleurs acheté la maison dite des Charmettes à Donnery.

L'un de ses livres, intitulé « Le forgeron de la Cour-Dieu » se déroule au cœur de la forêt d'Orléans, aux temps où l'abbaye cistercienne de la Cour-Dieu accueillait de nombreux moines, était prospère et rayonnait dans tous les villages alentour, ceux qui étaient dans la forêt et ceux qui en étaient proches.

Jean-Pierre Sueur

Dagobert, forgeron du couvent de père en fils, voit arriver chez lui, à l'aube, un étranger qui lui confie une petite fille inconnue d'une dizaine d'années. Il aperçoit alors « du côté de l'occident s'élever une lueur rougeâtre ».

La rédaction

Traversée de la forêt d'Orléans

Par George Sand

Pour George Sand, la forêt d'Orléans qu'elle traverse souvent pour aller à Nohant et en revenir suscite immanquablement un sentiment de peur. C'est le monde des brigands, déjà évoqué par Charles d'Orléans, qui revient en force comme en témoignent ces extraits d'*Histoire de ma vie* que je dois à Martine Reid [*George Sand*, Gallimard]

Jean-Pierre Sueur

En cette année 2026, date du 150ème anniversaire de la disparition de George Sand, ce texte montre comment la traversée de la forêt d'Orléans était pour elle redoutable. Ce texte a été sélectionné par Jean-Pierre Sueur.

La rédaction

« Traverser la forêt d'Orléans n'est plus rien. Dans mon enfance c'était encore quelque chose d'imposant et de redoutable. Les grands arbres ombrageaient encore la route durant un parcours de deux heures et les voitures y étaient souvent arrêtées par les brigands [...]. Je ne sais pourquoi, mais je fus saisie tout à coup d'une terreur affreuse, lorsque j'entendis ma grand-mère dire à mademoiselle Julie : « À présent les attaques de voleurs ne sont pas très fréquentes ici et la forêt est très éloignée au bord de la route en comparaison de ce que c'était avant la Révolution. Il y avait un fourré épais et fort peu de fossés, de sorte que l'on était attaqué sans savoir par qui et avoir le temps de se mettre en défaut [...]. Les vols et les meurtres étaient fréquents [...]. Quand les brigands étaient pris, jugés ou condamnés, on les pendait aux arbres de la route [...]. Si bien qu'on voyait de chaque côté du chemin, à des distances très rapprochées, des cadavres accrochés aux branches et que le vent balançait sur votre tête. Je me souviens d'y avoir vu un hiver une grande femme [...] dont les longs cheveux noirs flottaient au vent, tandis que les corbeaux volaient tout autour pour se disputer sa chair. C'est la première fois que je me faisais de la mort une idée effrayante. [...] Cette terreur m'est restée bien longtemps [...] Tant il est vrai que les émotions de la réalité ne sont rien en comparaison de celles que l'imagination nous représente. »

La forêt de Gastine apparaît comme une forêt noble littéraire en quelque sorte. On se souvient des vers de Ronsard sur cette forêt :

« Écoute bûcheron arrête un peu le bras
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?
Forêt haute maison des oiseaux bocagers. »

Caspar David Friedrich, *Corbeaux sur un arbre*, vers 1822, Paris.

Gare de Fay-aux-Loges proche de Vitry-aux-Loges.

Georges Simenon

Surprenante au sein des auteurs qui ont évoqué la forêt d'Orléans, apparaît maintenant la figure de Georges Simenon qui a acquis une propriété à Seichebrières, au lieu-dit le « Bois Bezard », entourée de bois et de terres, dans le but d'y faire construire une « maison de rêve ». En attendant, il loue à Ingrannes un château situé à proximité des vestiges de l'abbaye cistercienne de la Cour-Dieu, déjà évoquée au sujet de Ponson du Terrail. Mais il n'y reste qu'en 1934, 1935 et au début de 1936. Christian Jamet nous explique qu'il trouve que « l'environnement et le climat de la forêt d'Orléans sont désagréables et décourageants ». Il cite d'ailleurs un extrait des Mémoires dans lequel Georges Simenon écrit : « Je devais bientôt trouver lugubre cette forêt, humide, aux allées rectilignes qui se croisaient à intervalles égaux comme sur un damier ». Il ajoute : « Ingrannes était minuscule, les gens assez sauvages comme le sont habituellement les habitants des forêts ». Et au printemps 1936 Georges Simenon part résolument vers le soleil en louant la maison des Tamaris sur l'île de Porquerolles. Nous n'évoquerons que deux œuvres de Simenon où Ingrannes et la Cour-Dieu apparaissent : une nouvelle et un roman.

Jean-Pierre Sueur

Les extraits de textes choisis par Jean-Pierre Sueur sont accompagnés de ses commentaires.

La rédaction

La nouvelle s'intitule « Les larmes de bougie ». Maigret y démasque, dans l'épicerie d'Ingrannes, la véritable ~~auteure~~ autrice d'un crime que les traces de bougie fondue (d'où le titre de la nouvelle) trahissent. Ce qui importe ici, pour nous, c'est l'atmosphère de ce village perdu dans la forêt d'Orléans que Simenon décrit remarquablement, comme le montrent ces quelques citations :

D'abord, à Vitry-aux-Loges, Maigret « descendait d'un petit train saugrenu comme on en voit dans les images d'Épinal ». Et puis, faute de taxis, il arrive à Ingrannes dans la camionnette du boucher. « Maigret était [...] né à quarante kilomètres de là, sur les bords de la Loire : il ne s'était pas attendu à trouver à la forêt d'Orléans un visage aussi tragique [...]. Il ne pleuvait pas, mais la forêt était humide. Le ciel d'un blanc écrasant à force de crudité. Les arbres avaient perdu presque toutes leurs feuilles qui commençaient à pourrir tandis que des craquements s'entendaient de-ci de-là, et parfois un coup de feu lointain. » Quant à l'épicerie d'Ingrannes, « la lumière y était aussi parcimonieusement distribuée que sur les toiles des vieux maîtres et les meubles, les murs avaient cette même couleur des tableaux anciens, avec des embruns, des taches grisâtres dans le clair-obscur et soudain un reflet sur un bocal ou sur du cuivre [...]. Rien ne devait avoir changé, ni le comptoir avec sa balance et ses boîtes de bonbons, ni le rayon de mercerie, ni celui d'épicerie qui répandait une fade odeur de cannelle et de chicorée, ni le carré de zinc sur lequel on servait à boire ».

Mais venons-en au roman qui s'intitule « Le Temps d'Anaïs » dans les œuvres complètes, mais avait auparavant pour titre : « L'auberge d'Ingrannes ».

Un homme a commis un crime. Il prend sa voiture. Il part sans but aucun. Il arrive au milieu de la forêt d'Orléans. Et, cette fois encore, Simenon excelle à décrire les atmosphères : « Deux chemins se croisaient à un carrefour où un poteau blême tendait les bras. Mais, le long des ornières, c'étaient toujours les mêmes arbres aux troncs serrés les uns contre les autres, avec du noir entre eux, deux murs d'arbres et de nuit dans le fuseau de lumière, une piste gluante qu'il suivrait en faisant éclater les flaques les unes après les autres, et le crépitement de la pluie, ces larmes qui coulaient en zigzaguant sur les vitres. »

La voiture s'arrête net. Panne sèche. « Il ne restait plus de vivant au monde que la pluie banale et monotone sur la tôle de la carrosserie. »

Il marche donc, et une vaste clairière lui apparaît « des maisons basses, des toits qui fumaient, quelques fenêtres éclairées, l'ombre trapue d'une église étrangement surmontée d'un clocher effilé comme il ne se rappelait pas en avoir vu ». C'est Ingrannes.

Et puis le héros découvre l'auberge qui donne son premier nom au roman et n'est le décor que du seul premier chapitre. Anaïs, une jeune prostituée, n'apparaît que vers la fin du roman, et n'est pas plus centrale dans l'histoire que l'auberge d'Ingrannes. L'essentiel, c'est la psychologie de ce criminel qui veut se rendre.

Mais revenons à l'auberge. Il y a « Une seule ampoule poussiéreuse » qui brûle « au plafond traversé de poutres noires ». Il y a encore « Une vieille femme derrière des bocaux de bonbons, [...] quatre hommes qui l'observaient ». Le criminel demande où il est. On lui répond : « Eh bien ! C'est la forêt d'Orléans. Vous vous trouvez à peu près à mi-chemin entre Pithiviers et Orléans et le bourg le plus proche est Vitry-aux-Loges ».

Un poteau blême tendait les bras.

Justement, deux gendarmes débonnaires vont répondre à ses appels. « Ils avaient les épaules larges et leur uniforme sentait la laine mouillée ». L'un d'eux propose de couper par le canal. « Pour rien. J'aurais dit un mot à une femme en passant ». L'autre répond : « Cela n'a pas d'importance ».

À quelques biens courtes citations on mesure une fois encore l'art avec lequel Simenon crée une ambiance, une atmosphère, fait vivre les arbres, la forêt, la nuit, les êtres humains - la vie.

Jean-Pierre Sueur

1. Georges Simenon, *Les nouvelles enquêtes de Maigret*, Folio policier.
2. Id.

Ingrannes, village en forêt d'Orléans.

Maurice Genevoix

Par Jean-Pierre Sueur

Ce dossier se termine comme il a commencé. Par des extraits de textes d'œuvres de Maurice Genevoix, notamment* Forêt voisine*, commentés par Jean-Pierre Sueur.

La rédaction

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il fut l'infatigable chantre, le poète des forêts et particulièrement le grand poète de notre forêt d'Orléans. [...]

J'ai toujours pensé qu'après avoir vécu la guerre, les horreurs et les malheurs de la guerre, après les avoir scrupuleusement décrits, en hommage et en témoignage absolu à ses camarades qui ne sont pas revenus, il avait tant souffert avec eux, et après eux, en écrivant toutes ces pages comme pour s'en délivrer, mais ne s'en délivrant pas pour autant, il avait choisi de décrire aussi précisément, aussi fortement, la nature, toute la nature. [...]

Mais il tint ensuite tout autant à ce que rien ne manquât dans ses évocations de la forêt. Je cite, à titre d'exemple, le chapitre « Routes de la forêt » dans *Forêt voisine* :

« La jacinthe sauvage, le tendre anémone Sylvie, le pulmonaire aux feuilles tavelées de blanc, le bugle bleu, la stellaire candide semblent fleurir de nos pas mêmes. Une lathrée écailleuse, étrange et monochrome, d'un rose violâtre de faïence, éclot d'une souche racineuse [...] Nous avançons dans [...] un air sonore qui danse, ondule, frissonne sans trêve, d'une grande vibration musicale, partout flottante. »

Maurice Genevoix aimait tant la forêt - et la forêt d'Orléans - qu'il faudrait citer un grand nombre de pages et de livres ! Je m'en tiendrai, pour revenir encore à cette dichotomie - la guerre, la forêt - à ces dernières pages, bouleversantes de *Forêt voisine*.

« Pendant la guerre, j'ai fait l'Argonne ; j'ai vu l'obus éclater au plein fût des hêtres, de grands beaux arbres lisses d'écorce qui éclataient avec l'obus et dont le cri était terrible. Bientôt, autour de la tranchée, il n'y avait plus de futaie : rien que des coutons d'arbres fracassés à mi-hauteur, et le blanc déchiqueté des cassures qui rougissaient à l'air et à la pluie. Et les canons tapaient toujours, fouissaient du boutoir aux racines, arrachaient les souches par lambeaux. Pendant quatre ans ils ont tapé, versé, retourné, ravagé. Plus un rejet, plus une herbe, plus rien qu'une terre jaune et noire, pourrie par les poisons des hommes. Et moi qui ai vu ça, l'obus m'a aussi déchiré ; mais si j'ai cru longtemps que je ne pardonnerais jamais, ce n'était pas à cause de ma blessure, c'était à cause des beaux arbres détruits, de l'herbe morte et de la terre empoisonnée ».

La forêt, ensuite :

« À présent je sais et je crois. À présent je respire tranquille, aussi tranquille que la coulée du jour et de la nuit. Ma vie respire dans la forêt et je la sens dans tout ce que je vois, tout ce que je touche et j'entends. Quand la ronce m'accroche au passage, je la décroche doucement et je lui dis : "Va, petite ronce". La nuit est bonne aux yeux et au cœur. Ma main s'appuie au cuir frais du bouleau, et c'est bon ; la rosée fraîchit sur ma main, entre elle et la chair du bouleau. Et je pense : "Je suis pareil à lui, pareil au bouleau qui voyage, qui va se fondre dans l'air du temps, et que le soleil du matin retrouve à sa place du soir, enfoncé de toutes ses racines. Tout s'en va libre, revient et se referme, et la forêt a la forme d'un nid. Je le vois, je le tiens dans ma main ; et je respire si fort que toute ma vie monte dans ma poitrine ; et il me semble que la grande forêt respire de moi et vit de moi. "

Qu'ajouter après ces mots bouleversants, en effet, au terme de cette promenade dans la forêt et la littérature – indissociables - qui, je le sais, est loin d'être exhaustive ?

Je suis pareil à lui, pareil au bouleau qui voyage.